

UN ÉTÉ POLAIRE

DU MÊME AUTEUR

Embracement, Libella-Maren Sell, 2012.

ANNE SWÄRD



UN ÉTÉ POLAIRE

Traduit du suédois par Rémi Cassaigne

BUCHET • CHASTEL

Ouvrage traduit avec l'aide **SWEDISH
ARTSCOUNCIL**
du Swedish Arts Council

Titre original :
Polarsommar
© 2013 Anne Swärd.

First published by Whalström & Widstrand, Sweden.
Published by arrangement with Nordin Agency AB, Sweden.

Et pour la traduction française

© Libella, 2016
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-02937-4

À Nadja, Samuel, Jonas.

PREMIÈRE PARTIE

Kristian

(*Creux*)

Il ne fait jamais tout à fait sombre en cette période de l'année. Comme si la mer avalait la lumière du jour et la rendait la nuit. Tout luit. Les poignets du chauffeur reposent sur le volant, ses doigts pianotent en rythme comme s'il entendait une musique dans le bruit du moteur. Il prend le virage trop vite, mord sur le bas-côté, si bien que les branches raclent les portières. C'est là. Comme un gros cha-lutier échoué au milieu de la plage. « C'est la grosse baraque dans le creux, là ? » demande-t-il en refermant les doigts autour du volant. Tout le trajet, depuis la gare, il s'est tu et a évité de me regarder dans le rétroviseur, alors qu'il en avait visiblement envie. Les auréoles de sueur sous mes bras ne grandissent que parce que je n'arrête pas d'y penser. Il faut que je garde les bras le long du corps. Le creux ? La maison est pourtant sur une hauteur, du moins par rapport à la mer, je la montre à travers la vitre sale. « C'est ça, dans le creux », répète-t-il en faisant tourner entre ses doigts le tuner de l'autoradio jusqu'à trouver de la musique. Le pré salé écume d'une végétation bleuâtre et, dans ses parties les plus sèches, le sol est envahi d'œillelets. Une construction illicite en Eternit peint en blanc, placée au milieu du champ,

grande ouverte. Nous sommes presque arrivés, et à présent, le chauffeur ne peut s'empêcher de lorgner dans le rétroviseur. Il a ralenti, malaxe mon visage dans sa mémoire.

Kaj a dû rester toute la journée à attendre sur le perron, le cendrier à ses pieds est déjà plein. Elle est à peine vêtue, bikini et sabots, rien d'autre. Elle croise mon regard à travers la vitre de la voiture. « Le mois de juin a battu des records de nuits froides », dit le chauffeur en arrêtant le compteur. Il se retourne vers moi comme s'il voulait me retenir dans la voiture jusqu'à faire surgir ce souvenir qui l'agace comme un cheveu coincé dans le col. La sueur s'immisce sous ma chemise, malgré l'air frais du soir. Il y a quelque chose, ici, qui fait se dilater tous les pores. « Ce matin, il y avait du givre sur le port, quand j'ai pris une course, très tôt », continue-t-il en s'embrouillant avec la monnaie pour gagner du temps. Puis : « Au fait, ton père... » Voilà, ça vient. Je le savais. Je le sentais arriver. « Jack, c'est ça ? » demande-t-il. À travers la vitre latérale, mon regard monte jusqu'au faitage de la maison, où la peinture s'est écaillée à cause des intempéries. « Il me doit de l'argent », dit le chauffeur en tripotant sa monnaie, alors que je lui ai dit que c'était bon. Forcément. Jack doit de l'argent à tout le monde. À moi aussi. « Il s'est tiré d'un truc, rappelle-le-lui. Moi, c'est Ceder. Il se souviendra », prétend-il. Mais je ne réponds pas, car Jack a une grande faculté d'oubli, et cette dette doit être depuis longtemps passée à la trappe, ça fait bien quinze ans qu'il n'habite plus ici. Je prends vite la monnaie pour pouvoir m'en aller. « Et ta frangine... Nom de Dieu, en bikini, par ce froid ? Tu ferais mieux de te dépêcher, sourit le chauffeur en plissant les yeux vers Kaj par la fenêtre. Et n'oublie pas de faire la commission à Jack. Dis-lui que je veux récupérer mon fric, et vite », répète-t-il tandis que je pousse d'un coup la portière et sors du taxi. Il me laisse me débrouiller pour

ouvrir le coffre et sortir moi-même mes bagages, avant de faire demi-tour et de disparaître sur le chemin en soulevant un nuage de poussière.

« J'ai attendu », dit Kaj en se levant du perron, balançant le poids de son corps d'avant en arrière dans ses sabots. Je pose mes valises sur le gravier, mais elle ne vient pas à ma rencontre. Elle reste sur les marches, les bras marbrés de froid, les marques des dalles en galets concassés sur ses cuisses nues. Ses yeux se rétractent comme des escargots. Il fait sombre à l'intérieur, on ne distingue même pas son propre visage. C'est comme une émission que j'ai vue un jour, sur deux vulcanologues ; ils n'en avaient jamais assez du danger, voyageaient tout autour du monde pour étudier une éruption après l'autre, jusqu'à être pris sous une pluie de cendres, sans qu'ils aient eu le temps de faire demi-tour. « J'ai attendu », dit-elle en renversant sans s'en rendre compte le cendrier plein de mégots quand elle se retourne pour rentrer.

Dans la cuisine, le petit déjeuner est toujours sur la table, comme si maman venait de partir. Le voyage devait la stresser car, à sa place, rien n'a été touché : la tasse de thé, les petits pains, un verre dépoli avec un fond de poudre blanche. Elle a laissé une enveloppe à mon nom sur l'évier, les clés de sa Toyota sans immatriculation et quelques billets de cinq cents. Je les empoche vite avant que Kaj ne les voie. « Tu as faim, Kaj ? » demandé-je d'une voix lointaine, détimbrée. C'est l'humidité qui étouffe tous les sons, ici. On ne reconnaît pas sa propre voix, ni des bruits simples comme du papier froissé ou un cachet effervescent qui se dissout dans l'eau. Kaj a l'habitude de dire que je me fais des idées, mais elle quitte trop peu souvent la maison pour remarquer la différence. Son plus long déplacement, c'est pour descendre à la plage. Et ce n'est qu'en plongeant qu'elle

quitte la maison des yeux. « Tu as mangé quelque chose ? demandé-je à nouveau. – Je ne sais pas. Je ne crois pas, répond-elle en me tournant le dos. C'est que je t'ai attendu. Je croyais que tu arriverais ce matin », dit-elle en trébuchant un peu sur les mots, comme si le froid avait figé ses lèvres.

« Occupe-toi d'elle, maintenant », m'a demandé maman pour la troisième fois ce matin en démarrant la Ritmo dans le garage. Elle accélérât beaucoup trop, faisait s'emballer le moteur qui hurlait dans le téléphone. « Mon Dieu, maman... lâche un peu l'accélérateur, avant de t'asphyxier », ai-je marmonné, mais elle n'a pas entendu, ma voix était noyée par le moteur qui tournait à vide. « N'arrive pas trop tard, m'a-t-elle rappelé, tu sais que Kaj t'attend. » J'étais dans le noir, dans le local d'entretien du service de néonatalogie. Après une nuit de garde, j'allais bientôt rentrer, bientôt pouvoir aller dormir. J'avais besoin d'une pause de plus, d'un peu d'obscurité, il fallait que je me détende un moment. « Souhaite-moi bon voyage », a dit maman en embrayant enfin, jusqu'à ce que les pneus mordent sur le sol de ciment. J'imaginai Kaj sortant lui faire au revoir de la main, descendant doucement les marches de la véranda dans son kimono jaune, les cheveux encore emmêlés de sommeil. « Tu pourras prendre la deuxième voiture. Mais elle n'est plus immatriculée, alors reste sur les petites routes », m'a rappelé maman. Argent de poche et voiture de service. Vacances payées. Arrangement entre maman et moi. « Tout va bien se passer, m'a-t-elle promis dans le souffle suivant. Ne laisse pas Kaj n'en faire qu'à sa tête, c'est tout. » *Ne laisse pas ta sœur partir vers le large et ne plus jamais revenir, ne la laisse pas seule avec des inconnus et des allumettes, ne la perds pas de vue, ne la laisse pas toucher au vin...* J'ai appuyé mon front contre la porte fraîche. La fatigue éclatait derrière mes paupières. La nuit avait été longue, la dernière heure était

passée au ralenti. « Ça te fera du bien de quitter un peu la ville, Kristian, profite-en pour prendre un peu le soleil. Hein ? » a dit maman, avant que notre conversation ne soit coupée, comme si elle entrait dans un long tunnel.

Avec un canif, Kaj ouvre le placard à vin de maman et y prend une bouteille de rouge que nous allons partager dans sa chambre. Le vin agit sur Kaj comme les catastrophes : quand elles arrivent et que tout le monde court partout en soulevant la poussière, Kaj a la capacité de rester impassible sur une chaise à se curer les ongles. « On ne devrait pas, dis-je – mais Kaj est déjà là, une bouteille qui pendouille à la main. – Nourris-moi ! » se contente-t-elle de répondre en s'adossant au chambranle de la porte de la cuisine, balançant mollement la bouteille au-dessus du seuil. C'est un rituel que nous avons, bien qu'elle ait bientôt vingt-trois ans et ne devrait plus grandir, ni rapetisser. Elle se dresse sur la pointe des pieds, comme d'habitude, mais n'atteint pourtant pas le trait d'encre sur la boiserie. Comme si elle s'était tassée pendant mon absence ? Je prends un feutre et trace une nouvelle marque juste au-dessus de son crâne, je compare avec la date précédente. Cela fait deux ans que je ne suis pas venu.

La chambre de Kaj a la même odeur que dans mon souvenir, vieux chocolat, vieux bibelots et poussière. Elle cache sa réserve sous le lit. Elle tire le carton, y pêche une grande tablette de Kex et me la tend. Puis elle se couche de tout son long sur le lit et me regarde à travers le liquide rouge dans son verre. « Je t'ai manqué ? Ça fait longtemps que tu n'es pas venu à la maison », demande-t-elle. Je secoue la tête. « Toi non plus, c'était tranquille sans toi », sourit-elle. Je fais tourner le vin dans ma bouche

pour le réchauffer. Elle m'imita. Puis il suffit d'attendre qui rira le premier.

Nous prenons nos places habituelles. Moi dans son fauteuil vert, Kaj fumant au lit sous le détecteur de fumée qu'elle a délesté de ses piles pour ne pas avoir à sortir sur le balcon, elle a toujours eu le vertige. Il ne fait jamais vraiment sombre en cette période de l'année. Tout est lumineux, on a du mal à dormir. Kaj étire ses jambes sur le lit, le verre de vin en équilibre sur son ventre et dit quelque chose du genre : nous aussi, on devrait se barrer quelque part. Comme tout le monde. Prendre des vacances. « Des vacances ? Mais c'est des vacances, pour moi. Être ici avec toi. » Tout en mentant, je vois tous les chiffres du radio-réveil changer en même temps. Bientôt, maman va atterrir sur le sol américain. La chaleur réfléchi par l'asphalte lui sautera au visage, une odeur étrangère. Peut-être regrette-t-elle déjà d'être partie ? « Se *barrer* quelque part, répète Kaj en me prenant la main, loin, Kristian... » dit-elle en entrelaçant ses doigts aux miens, lentement, insistante. Je n'aime pas quand elle fait ça. Quand elle propose l'impossible. Et compte sur moi pour toujours dire non.

Les événements ressemblent à des comptines qui se modifient un peu chaque fois qu'on les prononce. Mon souvenir le plus clair de Paris, à part l'incident de la pissotière de Notre-Dame, est l'odeur des crêpes en pleine rue servies avec de la mélasse noire. Je n'y ai jamais goûté, mais j'ai toujours l'eau à la bouche quand je me rappelle leur odeur.

Il faut toujours commencer par les meilleurs vins. C'est moi qui l'ai appris à Kaj. Elle descend à la cuisine et revient avec une bouteille de rouge hongrois qui a le goût d'outils rouillés qu'on aurait oubliés dehors tout l'hiver. Maman ne

sait pas combien elle a de bouteilles dans le placard, sinon elle ne serait pas obligée de le fermer, selon Kaj. Sous sa lampe de chevet, il y a une photo de nous deux enfants dans la cuisine du voisin, chacun un coq à peine décapité pendouillant à la main. Nous le brandissons devant l'appareil, fiers, comme si nous l'avions nous-même tué. Kaj louche devant l'objectif, deux dents en moins, je suis plus pâle que l'eau. « Est-ce qu'on était vraiment aussi moches que ça ? » demandé-je en me couchant à côté d'elle et en regardant la photo par en dessous. Je me souviens de ma sœur comme de la plus belle de l'univers. « On peut pas dormir un moment ? » murmure-t-elle. Elle est épuisée de s'être forcée à rester immobile toute la journée. Et ivre d'avoir bu à jeun, sa voix traîne un peu. « On dort jusqu'à ce que la pluie cesse, Kristian. Viens. Couche-toi contre moi. »

L'odeur est partout ici, dès que j'entre dans la maison, je la sens. Moisissure et sel. Dans les moquettes, dans les papiers peints. Dans les draps et les oreillers la nuit. Ce que je déteste le plus est aussi ce qui me fait me sentir chez moi. L'odeur. Le vent, toujours là. J'aime la mer, même plus que les gens, mais parfois, je me demande si, plutôt que d'amour, il ne s'agit pas juste de racines. Un souvenir physique inscrit dans le corps qui fait qu'à chaque kilomètre que je parcours avec la mer dans le rétroviseur, le sentiment de rouler dans la mauvaise direction grandit. Peut-être que c'est pour ça que Kaj est restée ici ? Parce qu'elle ne supporterait pas d'être plus désorientée qu'elle ne l'est depuis toujours.

Je suis couché sur un lit d'aiguilles, sa respiration irrégulière dans le cou. Je dois garder les yeux ouverts pour vérifier où je suis, vérifier que tout n'est pas en train de sombrer. C'est comme dormir sur un bateau, en pleine nuit, Kaj peut percer un trou dans la coque et laisser l'obscurité

s'engouffrer. Dès que j'essaie de me lever en douce, elle m'attrape le poignet dans son sommeil et m'empêche de partir. Je suis réveillé à l'aube par le froid. Seul dans le lit, emberlificoté dans le drap froid et humide. Kaj n'est pas là. C'est ma première pensée, au ralenti. La fenêtre s'est ouverte, la brume est descendue, on ne voit pas du tout la mer. Je l'appelle, une fois, deux fois à travers la brume, mais la voix ne porte pas dans cet air épais. Disparue ? Dès la première nuit – putain, qu'est-ce que je vais dire à maman ? Je me dépêche d'enfiler mon polo par-dessus mon débardeur, mais l'humidité a déjà pénétré le tissu, cela ne me réchauffe pas. Je tends l'oreille vers le jardin et, à l'instant où je me penche dehors pour appeler encore son nom, elle me met les mains sur les yeux en me demandant de deviner qui c'est.

Quelqu'un est venu jusqu'à notre maison. Quelqu'un est venu avec Kaj enveloppée dans une doudoune jaune. C'était au milieu de l'hiver, j'avais quatre ans et Kaj quelques mois seulement. La femme a dit que c'était la fille de papa et il n'a pas nié, ni reconnu, selon maman. Il s'est contenté de recevoir le balluchon jaune dans le vestibule, comme un paquet qu'il aurait attendu.

On peut deviner en regardant Kaj à quoi pouvait ressembler sa mère biologique, car Kaj n'a aucun trait commun avec aucun d'entre nous. Papa l'a traversée sans laisser de trace, comme il l'a fait avec Jens et moi. Comme s'il avait eu peur de perdre quelque chose de lui-même ?

Le prénom Kaj Angelika était brodé sur son maillot. Et comme nous avons toujours cru que celle qui l'avait déposée passerait un jour la reprendre, nous avons continué à l'appeler Kaj. Jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour lui retirer son nom, la seule chose qui lui appartenait

alors. Maman avait toujours désiré une fille. Mais elle ne pouvait pas imaginer que la seule fille qu'elle aurait arriverait sans prévenir, emballée dans un manteau jaune avec un nom étranger, des yeux étrangers, une odeur étrangère, étrangère en tout.

Quand la brume s'est retirée dans les terres, Kaj descend sur la plage et y reste plusieurs heures. Elle passe plus de temps dans l'eau qu'à terre, son bikini blanc luit au creux des vagues. De l'étage, je peux garder un œil sur elle sans avoir à sortir au soleil. Elle nage jusqu'au ponton flottant que papa a construit quand nous étions enfants et plonge de là-haut. Contre la mer, on ne peut pas protéger Kaj. C'est impossible, je crois que même maman n'essaie plus. Elle l'a souvent mise en garde, mais j'ai toujours su que les courants ne l'emporteraient pas. Kaj est trop forte et trop rapide. Les courants ne pourraient jamais la faire se noyer, même si elle le voulait. Au moment même de laisser les courants de fond l'aspirer, elle se mettrait à penser à moi et ne pourrait pas être emportée.

Elle ne rentre qu'avec le froid. Rouge, couverte de sable, ses omoplates comme des nageoires luisantes, masque et tuba à la main. « Viens te baigner, dit-elle en pressant ses lèvres bleues contre ses dents pour qu'elles cessent de claquer. Le vent souffle vers la terre, les vagues font de gros rouleaux sur le sable. – Une autre fois », réponds-je en regardant ailleurs tandis qu'elle se débarrasse de son maillot mouillé et se frictionne avec sa serviette. « S'il te plaît, Kristian ! supplie-t-elle. – Non. – S'il te plaît, allez, quoi... – Il y aura d'autres soirées. – Pas avec d'aussi bonnes vagues. Tu m'as vue ? J'ai plongé à travers. – Tu sais que c'est dangereux, dis-je sans conviction. – Oui, oui », répond-elle en faisant par terre un tas mouillé avec son bikini et sa serviette, avant de monter dans sa chambre.

Kaj tourne en rond, comme si elle marchait dans son sommeil au soleil couchant. Elle tient de la mouche, lente, somnambule. Comme si elle cherchait quelque chose qu'elle avait caché quelque part. Ou quelque chose qui lui aurait toujours manqué, sans qu'elle sache quoi. Je n'aurais pas dû lui lire ce texte sur les mouches. C'était un bref article que j'avais découpé et mis dans mon portefeuille. Au mois d'août, y lisait-on, trente mille mouches devaient être livrées au British Museum à Londres par un collectionneur d'insectes originaire de Scanie. Certains spécimens provenaient d'endroits exotiques comme la pissotière située au pied de la grande rosace de Notre-Dame. Ou d'un furoncle sur le dos de la femme du collectionneur.

Si j'ai vu des mouches dans cette pissotière, je ne me le rappelle pas. Mon seul souvenir de Paris est l'odeur des crêpes dans la rue. Je ne suis allé qu'une seule fois dans cette pissotière et je n'en ai jamais parlé à personne, même pas à Kaj. Seuls des touristes idiots et des homosexuels pourraient mettre le pied dans un tel endroit, mais j'avais alors quinze ans et je ne savais rien à rien. Tandis que j'étais devant la pissotière, quelqu'un est venu dans mon dos et a mis sa main sous le jet. En plein dessous. J'ai cru mourir.

Kaj commence à fouiller la maison et rassemble bientôt une poignée de mouches, alors qu'il ne devrait pas y en avoir une seule si elle avait fait le ménage comme il se doit. Le ménage relève de sa responsabilité. La seule que lui donne maman. C'est dans le cabinet de maman qu'elle fait ses principales trouvailles, et je la préviens : maman verra si elle bouge son bric-à-brac d'un demi-millimètre, elle déteste ça. Mais Kaj tourne et retourne les revues, les tests de grossesse, les boîtes de Petri, et sa collection s'accroît rapidement. Elle

ramasse les mouches une à une avec une pincette, comme des spécimens d'une espèce rare menacée d'extinction. Elle a toujours collectionné. Les objets changent sans cesse, mais le vide n'est jamais comblé. Quand nous étions enfants, elle collectionnait les instants heureux. À une époque, une période sans complication, je crois que c'était juste après le départ de papa, elle a collectionné les boîtes d'allumettes, comme n'importe quel enfant. Mais brusquement, elle est passée aux plantes toxiques. Elle a trouvé un livre à l'école, et a appris par cœur leurs noms et leurs effets. Cloques, hémorragie des muqueuses, paralysie musculaire, arrêt respiratoire. Je me rappelle encore les noms qu'elle marmonnait toute seule, bryone blanche, saponaire, houx, bois-joli. Jolis noms pour des plantes mortelles. Puis elle s'en est aussi lassée et s'est mise à collectionner des cheveux, des animaux en verre, des rognures d'ongles, des bricks de lait, des pierres plates. Elle a collectionné à peu près tout, à part ce que les gens pensaient d'elle. Ça aurait été trop simple, Kaj n'aime pas ce qui est simple.

Peut-être collectionne-t-elle pour compenser tout ce qui disparaît autour d'elle ? Les choses sont aspirées dans le grand vide qui entoure Kaj, il en a toujours été ainsi. Le plus souvent, des choses dont on ne veut absolument pas être privé et, plus elle aide à les chercher, plus on met de temps à les retrouver. Comme si sa seule présence poussait les choses à se retirer.

Kaj

(Verre dépoli)

Les mouches du varech sont plus petites et plus difficiles à attraper, elles filent entre les doigts, presque aussi translucides que la mer. Et continuent à voler enfermées dans des bocaux, lentement, comme si elles volaient sous l'eau. Les animaux. On les aime bien. Surtout quand on est enfant, il n'y a là rien d'étrange. Parfois, on leur fait du mal, mais ça passe, c'est juste quelque chose qui se produit, puis on a honte et on l'oublie. Les ailes des mouches sont si fines, comme la glace sur les flaques le matin. Du doigt, on veut sentir si elle tient. Une seule fois, j'avais treize ans, plusieurs années après que Jack nous avait quittés, maman m'a envoyée chez lui. C'était à cause de l'oiseau, parce que je lui avais arraché les plumes alors qu'il était vivant. Il était dans une boîte à chaussures sous l'évier, il s'était accroché dans le filet au-dessus des framboisiers, s'était abîmé une aile. Kristian l'avait nourri pendant plusieurs jours avec de l'eau sucrée et des moustiques. Il était beau, tout noir. J'ai d'abord arraché les plumes des ailes, pour voir ce qu'il y avait dessous. Il a gigoté, sans émettre un bruit. Alors maman s'est inquiétée. Pas pour l'oiseau, pour moi. In-quié-tée. Fait une crise d'hystérie et m'a expédiée chez Jack. Et l'oiseau ? Elle lui a tordu le cou et l'a enterré derrière le garage, qu'aurait-elle dû faire ?

Jack ne s'attendait pas à me voir. Il avait presque oublié mon existence. Et soudain j'étais là, dans l'escalier, avec maman et la valise qu'elle m'avait préparée. « Une semaine, et je reviens la chercher », a dit maman. Punition suffisante pour que je ne recommence pas le coup de l'oiseau. « Elle est aussi à toi, Jack, tu as oublié ? » lui a-t-elle rappelé en croisant son regard. Puis elle est partie. Sans lui expliquer ce que j'avais fait, car Jack aimait les animaux et aurait été fou d'entendre cette histoire d'oiseau. « Pourquoi venir aujourd'hui et jamais avant ? » a-t-il demandé. Mais je n'étais pas assez bête pour lui répondre. Jack avait l'air de penser que c'était parce que maman avait rencontré un mec, et je lui ai laissé cette illusion. Il n'était pas content du tout de m'avoir là. Il n'avait pas le temps. Et nous nous connaissions à peine. Et puis les femmes. Mais elles, il n'en a pas parlé à maman, je l'ai compris après son départ : que Jack avait plusieurs femmes qui lui prenaient du temps. La journée, je pouvais faire ce que je voulais dans l'appartement pendant qu'il regardait la télé, roulait des cigarettes, poêlait du poisson pané, faisait la vaisselle. Mais dès que les réverbères s'allumaient dehors, je devais aller dans la chambre où il m'avait installé le lit de camp. Fermer la porte. Ne plus me montrer, me faire entendre, respirer. J'ai vite appris. Leurs voitures étaient moches. Je ne sais pas pourquoi... mais elles avaient toutes des voitures moches, des voitures de bonnes femmes, j'observais ça par la fenêtre. J'espérais qu'aucune d'elles n'était ma vraie maman. Et l'odeur. On sentait tout de suite leur odeur. Comme celle qui avait la Passat, je me souviens d'elle parce qu'elle était la première, après je me suis mise à toutes les mélanger. Elle est venue dès le deuxième soir ; par la fente du store, j'ai vu sa voiture garée à moitié sur le trottoir. Une Passat jaune avec des taches de rouille sur les jantes. Voiture de bonne femme. Créneau de bonne femme. J'ai entrebâillé la porte juste assez pour glisser un

œil. Jack était dans la cuisine, en train de servir quelque chose dans deux verres dépolis. Sa voix dans la salle de télé. Tout ce qu'on voyait d'elle était une paire de jambes un peu grasses dans des bas nylon. « Hé... Je veux bien des glaçons », a-t-elle lancé. Des glaçons ? Il faudrait qu'elle fasse sans. Jack n'avait sûrement pas de glaçons. Les glaçons, c'était pour les bonnes femmes. Je devais rester enfermée dans ma chambre parce que je n'existais pas : comment aurais-je pu me pointer tout simplement au milieu des verres et de la musique en disant : « Salut, moi c'est Kaj » et serrer la main, comme maman me l'avait appris ? La femme s'est levée, et je l'ai entrevue par l'embrasure de la porte, avant qu'elle ne s'assoie dans le canapé, tournant le dos au vestibule. Elle voulait avoir Jack à côté d'elle. Elle n'était pas juste venue ici pour bavarder les jambes croisées. Elle avait les cheveux noirs, habillée de la même couleur que la Passat, quelque chose de jaune, serré, qui boudinait de partout. Jack est arrivé avec les verres, mais ne s'est pas assis à côté d'elle, il a préféré se laisser tomber dans le fauteuil. Elle a émis un petit rire nerveux dans son canapé, elle n'avait pas l'air d'aimer qu'on l'observe ainsi. À distance. « Qu'est-ce-que-tu-regardes ? » a-t-elle ri. Jack a allumé une cigarette, lui en a proposé une, même s'il détestait voir les bonnes femmes fumer. Puis il est allé mettre de la musique, quelque chose qu'il pensait pouvoir plaire aux femmes comme elle. Quelque chose de doux. Un des vieux Barbra Streisand de maman. Que maman n'écoutait jamais très longtemps. Il devait l'avoir gardé en souvenir. Merde, comme j'avais envie de faire pipi, tout d'un coup. Il fallait que je me retienne, que je reste cachée. Je me suis couchée sur le lit avec le paquet de chips que Jack m'avait donné pour que je disparaisse toute la soirée. Les jambes croisées, j'en ai avalé rapidement quelques poignées avant de me retourner sur le ventre pour chercher à tâtons le bocal en verre sous le lit. Là. Je l'avais

apporté caché dans ma valise. Je l'ai sorti et mis à la lumière. La bestiole avait fini de gonfler et commençait à s'affaisser. Sa couleur avait viré du brun au gris violacé, ses yeux étaient exorbités et secs. Elle respirait. Une semaine entière et elle respirait encore. J'ai secoué le bocal pour la mettre sur le dos. Elle a agité un peu les pattes, sans avoir la force de se remettre à l'endroit. Si elle n'a pas cessé de respirer demain, alors je le ferai, ai-je pensé. Alors je le ferai, ai-je décidé. Personne ne peut vivre une semaine sans air, c'était Jens qui l'avait dit. J'ai remis le bocal sous le lit en le recouvrant d'un T-shirt, pour que Jack ne le trouve pas s'il venait à fouiner. Jack se souciait des animaux, je le savais, comme Kristian. Des petits oiseaux qui se cognaient aux fenêtres, et même des insectes. Il était fou quand il constatait qu'on leur faisait du mal. Là, ça pressait. J'allais devoir m'accroupir sur le rebord de la fenêtre et pisser dehors, dans la nuit, comme un sauvage. Je me fichais bien qu'on me voie. Comme ça, les voisins d'en face auraient enfin quelque chose à regarder. Ils avaient l'air de rester dans le noir dans leur cuisine à guetter tout ce qui se passait dehors. On ne distinguait que le rougeoiement de leurs cigarettes. J'ai avalé poignée après poignée, jusqu'à ce que le paquet de chips soit vide. J'ai zappé. Puis la nausée est arrivée. Forcée de rester allongée immobile pour refouler ce qui me remontait à la gorge. Jack avait monté la musique et la bonne femme riait bêtement entre chaque silence pénible des chansons. Je sentais à présent son odeur arriver jusqu'à moi. Odeur de bonne femme. Parfum, menthol, ail. Puis ils sont allés dans la chambre de Jack, de l'autre côté de la cloison. Ce n'était pas joli à entendre, le montant du lit qui heurtait le mur mais, enfin, je pouvais sortir de ma chambre sans être vue. J'ai filé aux toilettes juste avant de me pisser dessus. Soulagée, je me suis dépêchée de rentrer, Jack était sûrement un rapide. J'ai baissé le store et me suis glissée dans le lit. L'image de la télévision

sautait d'un film où deux hommes traversaient en silence un marécage, fusils levés au-dessus de la tête, à un studio bleu où une femme présentait les informations dans une langue bizarre. Maman me manquait, la maison, et Kristian... Il me manquait aussi. Mais est-ce que moi je lui manquais ? Certes, Kristian m'avait juré qu'il ignorait que maman allait m'envoyer chez Jack. S'il l'avait su, il n'aurait jamais cafté, prétendait-il. Ouais, mais s'il se souciait davantage d'un oiseau mort que de sa sœur, il n'avait qu'à s'en prendre qu'à lui-même. Car si Jack s'habituaient à moi, peut-être allais-je rester ici ? Kristian aurait dû y songer. Il aurait dû y songer, plutôt que de ne s'occuper que de cet oiseau. Il était allé tous les jours à la cuisine le nourrir, et à présent, il était mort et ce n'était vraiment pas ma faute. De l'autre côté de la cloison, Jack s'était enfin tu. J'étais couchée la main entre les jambes, le visage contre l'oreiller. Dans le noir, sous le lit, le crapaud suffoquait dans son bocal. Le couvercle commençait à se bomber. Ça fermentait. Demain, j'allais le faire, c'était décidé. S'il était toujours vivant demain, je le ferais.

Ingrid

(*Terre noire*)

Eau noire, terre noire. L'ombre de l'avion se déplace sur la mer. J'incline mon siège en arrière, étends mon pull sur mes jambes, mets mes lunettes de soleil. La voix de Kaj chuchote, dans le sifflement de l'air conditionné. *Les bouteilles de plongée, maman... n'oublie pas.* Non, je n'oublie jamais, tu le sais bien, Kaj. Je ne comprends seulement pas ce que tu vas en faire. Ne dis-tu pas que tu peux respirer sous l'eau ?

Jens ferme les yeux sur son siège et étire ses longues jambes. De profil, il ressemble de plus en plus à son père, juste sous cet angle où ni lui ni Jack ne peuvent eux-mêmes se voir. Ses mains reposent légères sur ses cuisses, les pupilles tressaillent derrière ses paupières. « Arrête d'y penser. Kaj va s'en sortir », dit-il quand l'avion roule vers la piste de décollage. Je tripote le sachet en papier paraffiné dans la poche du siège. « L'Atlantique est la bonne distance entre Kaj et toi, maman », marmonne-t-il. Je sors le sachet, je le déplie, les réacteurs s'allument et l'avion accélère. Me penche. Sens une salive salée couler le long de ma langue. Une vague à la fois brûlante et froide déferle en moi puis, malgré mes lunettes de soleil, c'est une lumière presque douloureuse quand nous traversons les nuages. « *Ladies and gentlemen* »,

entame le pilote. À peine jaillie, ma sueur se glace. Je vomis en deux spasmes brefs.

Jens fait semblant de ne rien remarquer, ou alors il dort peut-être déjà ? Il a travaillé toute la nuit, beaucoup de bagarres et d'ivrognes au violon en ce début d'été. Quand je suis passée le prendre sur la route de l'aéroport, il avait des cernes gris et semblait plus irrité que d'habitude. Jurait contre ces petits merdeux qui n'avaient aucun respect. Il semble ne plus se rappeler comment il était lui-même à cet âge-là, combien de fois ils l'ont embarqué et combien de fois j'ai dû aller le chercher au poste après une fête arrosée. Ça a commencé quand Jack s'est tiré. Comme décapsuler une bouteille longtemps secouée et la laisser gicler.

Les mains de Jens. Presque deux fois plus grandes que les miennes. Étalées sur ses cuisses. Il continue à se ronger les ongles comme quand il était enfant, ses bras musclés finissent par ces grandes mains avec leurs petits moignons d'ongles. Le faible chuintement de l'air conditionné, la fraîcheur sur le visage. Nous volons au-dessus de l'eau et des nuages, la nausée s'estompe lentement et je demande quelque chose à boire. On me donne un gin tonic, les glaçons s'entrechoquent avec un bruit rassurant quand je tiens le verre contre mon cou. Il dort. J'aime sa façon de dormir, lourde et concentrée, les mains détendues, immobiles. Il ressemble à Jack. À une époque, il faisait tout pour ressembler à son père. Aujourd'hui, il ressemble à Jack sans effort, mais il n'aime plus que je le lui dise.

Il faisait inhabituellement froid ce matin, de la pluie dans l'air, j'ai rappelé à Kaj que Kristian n'arriverait pas avant le soir. Pas question de rester toute la journée assise sur le perron à guetter son frère au bout du chemin. Attendre. Oublier de manger, de bouger, de cligner des yeux. Oublier de s'habiller et tomber malade. Elle était assise là, avec son

petit sourire feint, et je ne sais pas ce qu'elle pensait. Elle a disparu dans le rétroviseur, point jaune flottant, tache aveugle, mais j'ai entendu sa voix jusqu'à la grand-route. *Au revoir maman. N'oublie pas. N'oublie pas ce que tu as promis !* L'inquiétude qui pointait malgré l'enthousiasme de la voix, mais j'étais déjà partie. Impossible de changer. Des bouteilles de plongée. J'avais promis de lui acheter des bouteilles de plongée si elles n'étaient pas trop lourdes à prendre dans l'avion.

Au moment de m'engager sur la grand-route, je l'ai quittée des yeux et j'ai pensé à Jack. J'ai essayé d'éviter, mais il était déjà trop tard. Soudain, j'ai eu peur que le seul fait de penser à lui ne le fasse revenir. Mais ce n'était qu'un souvenir passager. Je me suis dit qu'on serait bientôt en juillet et qu'il aurait cinquante ans, et que je n'avais aucune idée s'il osait encore fêter ses anniversaires, comme quand nous étions jeunes. Ses cheveux châtains devaient en tout cas être gris, à présent. Le temps passe, même quand on fait comme si de rien n'était.

« Si Kristian vient, tu peux partir, maman », a dit Kaj quand je lui ai annoncé mon voyage. Elle aurait voulu que je réponde oui tout de suite, et de préférence avant qu'elle ait posé la question. Elle s'était attardée sur le seuil en route vers le soleil froid, à attendre en faisant tourner son masque de plongée dans sa main. Kristian, son grand amour, son frère préféré. Cela faisait une éternité qu'il n'était pas rentré, et elle se faisait de lui une image plus rose de jour en jour. « On verra », ai-je répondu, et Kaj l'a aussitôt pris pour un oui. Et s'est élancée comme une petite fille sur le sentier de sable qui descend vers la mer.

Ce matin, avant mon départ, elle a arrangé ses cheveux parce qu'il allait arriver. Les a brossés jusqu'à ce qu'il en tombe une couronne sur le sol de la salle de bains, les a noués dans le cou comme elle sait qu'il aime. A essayé tous ses chemisiers et T-shirts deux fois, a enfilé et ôté des jupes et des sandalettes qui n'avaient pas vu la lumière du jour

depuis une éternité. Puis ça s'était fini en bikini et sabots, comme d'habitude et, avant que j'aie le temps de sortir ma valise, elle avait détaché ses cheveux. En cascade. Mais au moins, elle avait essayé. Pour Kristian.

Je n'ai pas d'autre choix que de lui faire confiance et espérer qu'elle ne me le fera pas regretter. Ça dérape si facilement avec Kaj, c'est tout. Et Kristian n'a jamais su lui dire non quand elle penche la tête de côté ; elle le sait. Peut-être est-ce justement pour cela qu'elle l'aime tant ? Parce qu'avec Kristian, il se passe toujours quelque chose. « Promis, maman », a-t-elle dit comme si elle lisait dans mes pensées, là, sur le perron, en allumant la première cigarette du matin. Mais une promesse de Kaj... C'est comme les feuilles faisant miroiter de ne pas tomber en automne.

Le jour de la naissance de Jens, il y avait de l'orage. La pluie contre les vitres de la salle d'opération et le sifflement de la ventilation bruissaient comme de grands arbres au-dessus de moi. Jack n'est pas venu comme il l'avait promis, alors qu'il s'agissait d'une césarienne programmée. À sa place, un anesthésiste m'a tenu la main en me parlant de derrière son masque pour détourner mon attention. Je ne voyais que ses yeux bruns, ils ressemblaient à ceux de Jack. Le chirurgien incisa comme prévu les parois de l'abdomen et souleva un petit être recroquevillé derrière le rideau vert. Avant, Jens n'existait pas, et un instant plus tard, il était là. Comme quand quelqu'un meurt d'un coup, mais le contraire. Il est sorti d'un trou si petit qu'il ne pourrait plus aujourd'hui passer sa main par cette cicatrice. L'anesthésiste m'a lâché la main et m'a chuchoté : « Un garçon, c'est un garçon... » Sa voix aussi ressemblait à celle de Jack, et j'ai tendu la main pour lui ôter son masque et voir si c'était lui, mais le reste du visage était étranger.

Quand Kaj est venue au monde, personne d'entre nous n'était là. De ses premiers mois, nous ne savons rien.

Quand on l'a déposée, elle semblait mal nourrie, et avait l'air d'être née avant terme. La deuxième nuit, j'ai dû aller au travail prendre dans la réserve des poches de soluté de réhydratation, pour qu'elle ne se dessèche pas. Je ne voulais pas d'elle, pas plus que toi, Jack. Mais ce n'était qu'un nourrisson. Il fallait bien que quelqu'un veille sur elle. Et tu étais complètement désemparé, paralysé, veule, alors c'est moi qui m'en suis occupée.

Je n'arriverai pas à dormir cette nuit. Dès que je ferme les yeux, tu es là, Jack. Tu m'attends. Dans les souvenirs que je garde de nous deux, c'est toujours l'été. Short en jean et polo en éponge, tout le temps en mouvement. Le grain de beauté sur ton cou, magenta sur la peau rasée de frais. Nous jouons aux « Morts Joyeux ». Les garçons rient quand tu descends l'escalier sur les mains, la plante de tes pieds noire de crasse en l'air.

Nos enfants sont des enfants cannibales, ils entrent partout, dans tes jeux et les miens, dans les pièces et les rêves inondés de soleil. Ne nous laissent jamais en paix. À travers des portes closes, ils passent comme un rien. Et les cheveux de bébé de Kaj bouclent au soleil, comme si ses pensées perçaient la fine cloison de son crâne. Personne ne sait jamais ce qu'elle pense. Si elle pense. Kristian lui taquine doucement le ventre avec une brindille jusqu'à ce qu'elle tombe à la renverse. Elle ne tient pas encore bien assise, elle ne sait qu'hurler et manger comme un trou. Mais elle ne profite pas, en elle s'encastrent les unes dans les autres des poupées russes qui avalent tout ce qu'elle engloutit. Kristian la soulève et la console, jusqu'à ce qu'elle hurle de plus belle. Alors il la pose dans l'herbe et recommence à la taquiner avec sa brindille.

Kristian balade Kaj qui frétille comme un poisson dans ses bras. Elle constitue un terrain d'expérience pour lui,

il explore le monde à travers elle. Comprend que sa seule présence parmi nous a quelque chose d'expérimental. Mais Jens, lui, garde ses distances : ça a commencé le jour de l'arrivée de Kaj, et ça ne lui a pas passé. Tant que nous ne nous serons pas débarrassés de cette vermine étrangère, il n'a pas l'intention de redevenir comme avant. Il a à peine touché le sol de l'été, reste perché dans les arbres et décoche à tout ce qui bouge des regards assassins, accusateurs, désespérés. Il a une façon de fixer Kaj jusqu'à ce qu'elle se mette à pleurer. Il n'y a que la vie de Kristian qui s'est améliorée depuis l'arrivée de Kaj, car quand Jens garde ses distances, Kristian a la paix. Il semble le seul à espérer que personne ne vienne la reprendre. Pour la ramener où ?

Nous gardons la tête hors de l'eau. Tes yeux le matin, Jack... éclosent dans la lumière. D'abord, j'ai tenté de ne pas aimer Kaj. Impossible. Puis j'ai tenté de l'aimer, impossible aussi. Aujourd'hui, je me contente d'attendre pour voir ce qui va se passer. Comme avec Kristian et Jens, d'ailleurs, j'ai mis du temps à pouvoir les aimer, même s'ils me ressemblaient comme des miniatures à leur naissance. Je laisse Kaj dormir entre toi et moi dans le grand lit, un coin glissé entre nous, une distance nécessaire.

Tu me construis une gloriette où aller lire le soir. Tu construis un sauna au sous-sol et un garage pour ma Fiat Ritmo. Bricoler et baiser à droite et à gauche, c'est tout ce que tu sais faire. Je me fiche que les enfants m'entendent le dire. Je t'aime et te déteste, en même temps – un courant alternatif incapable de choisir une direction. Tu maçonnes une horrible véranda en briques rouges pour te faire pardonner pour Kaj. Ça te prend la moitié de l'été et, pendant ce temps, je dois m'occuper d'elle. Il faut tout le temps s'occuper d'elle.

Les ténèbres se propagent en toi, Jack. T'emplissent, t'enferment. Ce processus a commencé il y a longtemps,

peut-être même avant que je te rencontre ? Mais après l'arrivée de Kaj, tout s'est accéléré. Les garçons ne comprennent pas pourquoi, juste que c'est à cause de Kaj. Ils ne distinguent pas cause et faute. Ça ne peut pas être sa faute, elle est bien trop petite, pas plus grosse qu'un chat quand elle s'endort en boule sur le canapé. Mais Jens ne veut pas l'admettre. Il hait Kaj. Il la dévisage jusqu'à ce qu'elle se mette à pleurer. D'où lui vient ce regard, Jack ?

Nos enfants sont des enfants cannibales. Nous mangent vivants. Ne nous laissent jamais en paix. Tu bricoles une clôture pour que Kaj ne rampe pas jusqu'à la route et ne se fasse pas écraser comme une grenouille par une voiture. Où qu'on la tourne, elle se dirige toujours vers la route dans de vaines tentatives de fuite. « Laisse-la filer, pense Jens, de toute façon, elle n'est pas à nous. » Tu ne dis rien, tu cloues comme un automate pour avoir fini avant la nuit. Kristian tente de nous remonter le moral, essaie toujours de nous faire rire. Il finit par être un champion dans l'art de trébucher sur le seuil des portes et d'atterrir dans les postures les plus absurdes. Il y travaille tant que ses cheveux sont trempés de sueur. « Regarde, maman, regarde, regarde... » martèle-t-il pour détourner mon attention de Kaj. Et attirer mes yeux vers lui, par ses cascades douloureuses.

C'est un de ces longs soirs bleus de juillet, les hirondelles qui volent haut annoncent du beau temps pour le lendemain. Tu marches sur les mains autour de la maison, Jack. Tour après tour sur la pelouse bien tondue, tandis que la sueur coule sur ton dos bronzé. Tu as maigri depuis la venue de Kaj, ne tiens pas en place, joues avec les garçons comme jamais, bouges sans but, travailles sans relâche, un nouveau projet après l'autre. « Ingrid ! cries-tu. Descends à vélo acheter quelques bières fraîches ! On va à la plage piquer une tête. » Je pose Kaj à l'ombre. Ses cheveux fins ne la protègent